



Le Reporter

Le journal des étudiants et des étudiantes aux certificats de rédaction et de journalisme de la faculté de l'éducation permanente de l'U. de M.

Année 2, Numéro 1

Septembre 2000

Vive la relève !

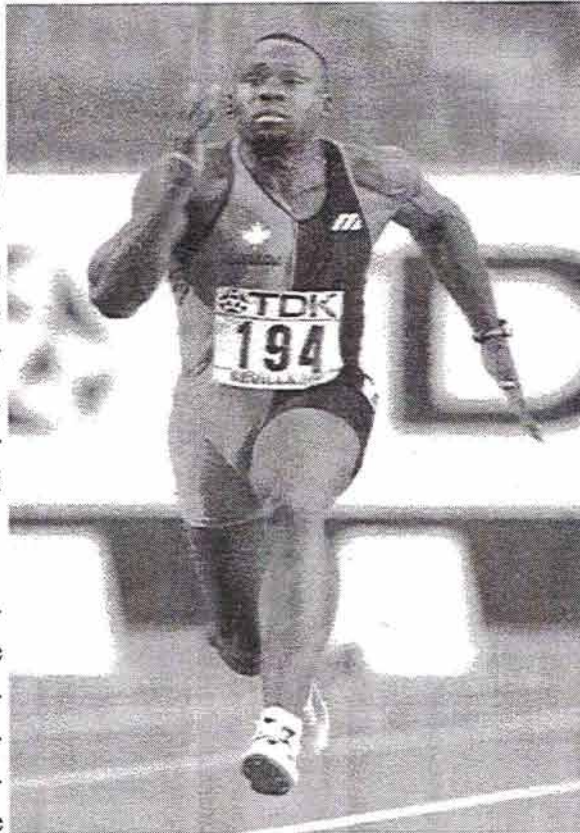
Si septembre représente pour la plupart d'entre nous la rentrée scolaire, pour les futurs journalistes sportifs, ce sont les Olympiques ! Devant la ligne du 100 mètres ou dans les salles de classes du pavillon Marie-Victorin, des individus réaliseront des exploits. Le journalisme, tout comme le sport, demande de la pratique et d'énormes efforts. Mais parfois ô combien récompensés. Pour cette rentrée 2000, nous souhaitons que vos rêves deviennent réalité : un premier article publié, un emploi à la télé, une chronique à la radio ou la publication d'un ouvrage (pourquoi pas ?).

Le Reporter (anciennement *Le Petit Reporter*) plonge tête première dans sa deuxième année de publication. Prenant le relais de ses fondateurs (que l'on remercie chaleureusement pour leur initiative), une nouvelle équipe tentera de relever le défi : celui de faire un journal de qualité s'adressant aux étudiants des Certificats en journalisme et en rédaction. Ce journal est donc le vôtre. Bien sûr la collaboration au journal implique une routine bien précise : texte de deux feuillets, utilisation du format Word, en Times New Roman ou

Arial, police 12, double interligne. Les textes doivent être titrés et soumis avant le troisième mardi de chaque mois (première date de tombée : le 19 septembre 2000)

à l'adresse électronique suivante : lereporter@moncourrier.com.

Un vent de nouveauté souffle sur le journal. Comme l'année dernière, vous y trouverez des articles sur des sujets diversifiés, mais des chroniques reviendront à chaque mois. Les futurs Lareau ou Garneau seront contents de voir que le sport aura sa place dans notre chronique **Gérant d'estrades**. Suite à vos demandes, une **chronique Actualité** a été incluse et vous pourrez également lire des textes à teneur éditoriale sous **Droit de cité**. On dépasse largement le 1 % consacré aux arts avec la chronique **Arts et culture**. L'équipe du journal n'étant pas aussi nombreuse que



celle qui couvrira les Olympiques, nous espérons donc votre collaboration en grand nombre : « l'important, c'est de participer », disait Pierre de Coubertin.

Bonne lecture, bonne écriture et bonne rentrée à tous.

Droit de cité



Tony le jeune

PAR : THIERRY LARIVIÈRE

Le 2 mai 1997, les Anglais brisaient la tradition en portant au pouvoir le plus jeune premier ministre depuis 200 ans : Tony Blair.

Après un règne de 18 ans des conservateurs et le passage de la Dame de fer, le changement arrivait enfin. Le Labour, le Parti de gauche de Blair, faisait espérer un virage radical. Après trois années complètes, on doit constater qu'on assiste plutôt à un petit virage tout en douceur.

Voyons tout d'abord les faits. Est-ce que Blair livre la marchandise ? Sur certains points, les avancées sont indéniables : un crédit d'impôt de 12 000 \$ canadiens par année pour une famille de deux enfants, plus d'argent pour les garderies, 700 millions de livres pour le transport en commun et les routes, de l'aide pour les frais de chauffage pour les retraités, moins de 30 enfants par classe pour les petits de cinq à sept ans, 71 jours d'attente entre l'arrestation et la sentence des jeunes contrevenants au lieu de 142, 70 000 personnes de moins sur les listes d'attente du système public de santé (NHS), 200 000 emplois subventionnés pour les jeunes sous l'appellation New Deal, de l'argent pour les communautés rurales en difficulté et une légère baisse du premier taux d'imposition à 22 %. Le jeune chef a presque réussi un accord de paix en Irlande du Nord et accordé une part d'autonomie à l'Écosse et au pays de Galles. Pas mal!

Quand on compare le règne conservateur, il est évident que les Anglais ont fait un pas vers une plus grande justice sociale. Les critiques de Blair s'attaquent plutôt à son manque d'audace eu égard aux promesses du Labour avant les élections.

On reproche au premier ministre une vision élitiste de la société. À preuve, sa décision de payer nettement plus cher les « super » professeurs pour en-

courager les personnes de talent à se diriger vers cette profession. Blair récompense les plus talentueux, et non ceux qui ont des difficultés.

Par ailleurs, *La troisième voie*, un manifeste sur l'Europe écrit par Blair et Schröder, le leader allemand, est un rappel des principaux thèmes du néolibéralisme. L'élection de plusieurs chefs d'État ou de gouvernements de gauche en Europe laissait présager mieux. L'imagination n'est certes pas au pouvoir. Il faut ouvrir le marché européen et donner libre accès au bassin de main d'œuvre qui s'y trouve. Voilà la solution. Puisqu'il est question des travailleurs, thème théoriquement cher au Labour Party, on doit constater le refus du gouvernement Blair d'instaurer un salaire minimum, et ce, malgré des promesses en ce sens.

Une autre promesse visait une réforme du système électoral uninominal à un tour, bien connu au Canada, pour une forme de représentation proportionnelle. Là encore, Tony se dégonfle. Le Parti québécois promet, quant à lui, une telle réforme dans son programme depuis des années.

Blair avait déclaré en 1996 que nous pouvions espérer une première génération exemptée de participation à une guerre. Il refuse cependant de se débarrasser de l'arsenal nucléaire anglais et on reproche à la Grande-Bretagne d'avoir lâché une majorité de bombes très imprécises au Kosovo, tuant ainsi des milliers de civils.

Finalement, Blair a fait pression pour la suppression de la clause IV du programme du Labour. Cette clause prévoyait la nationalisation des grandes industries anglaises, et distinguait nettement le Labour des Tories. La nationalisation est remplacée par un « *stake holding policy* » qui prévoit des chances égales pour tous, une implication des entreprises dans la société et met fin à l'universalité des programmes sociaux. <

De l'UdeM au Time Magazine

PAR : MARYLÈNE TÊTU

Dans un minuscule bureau près des Champs-Élysées, François Messier s'affaire. Si le mois d'août est synonyme de vacances pour la majorité des Français, le stagiaire québécois au *Time magazine* est loin de chômer. Portrait d'un grand dans la cours des grands.

Cigarette au bec, François Messier m'accueille dans les locaux du *Time* à Paris, en me prévenant de l'étroitesse des lieux. « Ce n'est pas une grande salle, mais c'est impressionnant d'y travailler avec des journalistes de renom tels Thomas Sancton et Bruce Crumley. Le *Time*, c'est plus qu'un magazine, c'est une institution », me lance le jeune homme. Jeune en effet, car à 26 ans, ce Montréalais d'origine a déjà beaucoup d'expérience. Ancien étudiant du Certificat en journalisme de l'Université de Montréal, il a travaillé près de trois ans au magazine *Prévention au travail*. « J'étais l'homme à tout faire. Secrétaire de rédaction puis journaliste, maintenant j'y collabore », m'explique-t-il.

Cet emploi lui a permis de ramasser des sous pour réaliser un de ses rêves : s'inscrire au programme conjoint de l'Université Laval et de l'Université de Lille en journalisme international. Le sourire aux lèvres, le regard sincère, il ne peut cacher sa passion : « je suis maniaque de politique internationale. J'ai même suivi des cours de sciences politiques à l'UQAM les soirs de semaine, alors que je travaillais ». Son allure d'aventurier ne ment pas. Parmi ses projets, il aimerait s'établir à Bruxelles afin de couvrir l'Union européenne (U.E.). Pour l'instant, il n'y a aucun Canadien affecté à la couverture de l'U.E., me précise Messier. « Alors, pourquoi pas moi ? », s'exclame ce dernier. Dire que ce futur correspondant à l'étranger a d'a-

bord voulu être journaliste sportif. « Mon premier article au Cégep, me raconte le jeune homme, portait sur l'équipe de football de l'école et j'avais fait des commentaires sur la ligne défensive ... Disons que j'ai su assez vite que cela ne leur avait pas plu ». Ces quelques gouttes de sueur ne l'ont pas empêché de faire le métier qu'il a toujours voulu faire, celui de journaliste. Avec le temps, il a appris à s'adapter au style d'écriture des divers magazines. « Moi qui aime écrire avec des chiffres et des statistiques, j'ai dû rendre mon écriture plus jazzy, plus sexy pour le *Time* », précise le stagiaire.

Lorsqu'on lui demande quel genre journalistique il préfère, il s'empresse de répondre : « du bon journalisme ! ». Il ne veut pas faire de télévision parce qu'il y a, selon lui, trop de jeux d'ego au petit écran, mais il n'exclut pas la possibilité de devenir un jour chercheur. Pour le moment, c'est la presse écrite qui occupe tout son temps. En plus d'écrire pour l'édition européenne du *Time*, il réalise des critiques de films pour la version Internet du magazine. « Je suis choyé de passer l'été à Paris, il y a des tonnes de salles de cinéma, on retrouve tous les films possibles », mentionne ce cinéphile.

Le style de vie parisien semble lui plaire. « Mais n'essaye pas de trouver des cigarettes à onze heures le soir, c'est une mission impossible », me confie celui-ci. Avant de quitter François Messier, je lui demande un conseil pour les journalistes en herbe : « c'est important d'avoir des connaissances, mais surtout des intérêts diversifiés. Les connaissances, tu peux toujours les acquérir ». Un truc de vieux routier pour un journaliste de la relève à qui l'on souhaite une longue carrière. <

Le Comité de rédaction :

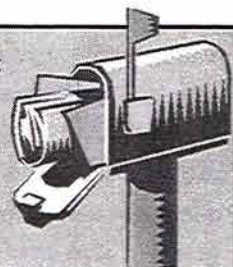
Marylène Têtu (coordonnatrice), Philippe Beauchemin, Thierry Larivière

Infographisme : Normand Bélisle

Collaborateurs : Patrick Brunelle, Maxime Demers

Correctrice : Marie Leduc

Écrivez-nous à la nouvelle adresse:
lereporter@moncourrier.com



Homme d'affaires cherche astrologue

PAR : PHILIPPE BEAUCHEMIN

Ésotérisme, carte du ciel, tarot, numérogie : des mots depuis longtemps associés à la superstition et aux croyances populaires. Pourtant, la clientèle des voyants et astrologues ne cesse de croître. À un point tel que maintenant, même les dirigeants d'entreprise et les grands décideurs font appel à leurs services.

Ce n'est pas d'hier que les sciences occultes influencent les actions des décisionnaires. Déjà au temps de la Grèce antique, les pythonisses étaient très en vue. Ces femmes à qui l'on attribuait un don de prophétie et de clairvoyance avaient, disait-on, la possibilité de connaître les états d'âme des dieux. Utile, n'est-ce pas ?

Il y a plus de 2000 ans, en Europe, les grands chefs de tribu ne prenaient pas de décisions majeures sans consulter un devin. Ce vaticinateur pouvait lire l'avenir dans n'importe quel élément : un phénomène aérien, le chant du coq et l'aspect de la coiffe d'un nouveau-né constituaient d'aussi bonnes lectures divinatoires que le sel, la rosée matinale et le blanc d'œuf.

Aujourd'hui, extralucides et astrologues font la pluie et le beau temps. Journaux, radio, télévision et même Internet n'échappent pas à leur emprise. Vous voulez connaître vos chiffres chanceux ? Rien de plus simple ; appelez un médium. Vous voulez dresser votre carte du ciel ? Consultez les sites Internet à cet effet. Vous voulez savoir si vous allez rencontrer l'âme sœur ? Écoutez Jacqueline Aubry à la radio. « Tout le monde veut savoir comment se déroulera la journée qui débute, soutient l'astrologue. Grâce aux astres, je peux leur faire part de ce qui les attend. »

Jacqueline Aubry étudie l'astrologie depuis 25 ans. Sa clientèle s'est fortement diversifiée depuis 1976. « Au départ, ma clientèle était constituée de monsieur et madame Tout-le-monde, se rappelle-t-elle. Après quelques années à répondre toujours aux questions du genre : "Mon mari m'aime-t-il encore ?" ou bien "Vais-je toucher une grosse somme d'argent bientôt ?", j'ai

délaissé la consultation pour écrire des livres. Aujourd'hui, je fais affaire avec les décisionnaires. Vous seriez surpris de constater combien de directeurs d'entreprise, de présidents, de gens de la Bourse et même de ministres font appel à mes services ! Mais naturellement, je ne vous donnerai pas de noms. »
Dommage!

Actuellement, la tendance veut que l'on consulte avant de poser une action, majeure ou banale. Allez, avouez : combien de fois avez-vous ouvert le journal pour consulter votre horoscope avant de prendre une décision ? Cette tendance se remarque également chez nos directeurs et présidents d'entreprise québécois. Les conseils d'administration se font de plus en plus abondants et les conseillers privés n'ont jamais été aussi nombreux. Les dirigeants s'entourent des meilleurs éléments pour pouvoir optimiser leurs décisions. Or, il semble que cela ne soit pas suffisant puisque l'on dénombre de plus en plus de chefs d'entreprise disciples de l'ésothérisme. Comment comprendre que les grands décideurs aient besoin d'une astrologue pour définir leur avenir alors qu'ils commandent des états financiers et des rapports mensuels ?

« Ils ont besoin de se faire rassurer, confie Jacqueline Aubry. Vous savez, les rapports financiers ne sont pas garants de bon rendement. Il est important de prendre en considération le positionnement des astres avant de prendre une décision majeure. Les astres influencent directement nos actions. Moi, je suis là pour faire la lecture de ce que les astres révèlent. »

Bon, d'accord. Quelques directeurs généraux consultent une astrologue avant de prendre une décision finale. En sont-ils gênés ? « Il n'y a jamais de gêne. Pourquoi en serait-il autrement ? Les hommes et les femmes d'affaires qui prennent le temps de m'appeler pour que je leur dresse une carte du ciel me font totalement confiance. Vous savez, l'astrologie est une science rationnelle et éprouvée au même titre que les

mathématiques et la physique. Mes données viennent de la NASA elle-même».

Au Québec, il existe plus de 3 000 astrologues et voyants. Selon madame Aubry, il faut être vigilant quant au choix du *spécialiste*. « Je dois admettre que quelques-uns de mes confrères ne sont pas des plus crédibles. C'est comme dans n'importe quel domaine; il y a des gens sérieux et d'autres pas. Il faut faire attention à qui l'on consulte. Rien ne m'attriste plus que de voir un homme intelligent aller perdre son argent chez une voyante incompétente. Moi, je ne me fie pas seulement au sentiment du moment; je calcule, réfléchis et vérifie avant de donner mon avis. »

Il y a peut-être beaucoup de décisionnaires qui consultent une voyante ou une astrologue, mais on peut vous assurer qu'ils ne se manifestent guère! Néanmoins, sous le sceau de l'anonymat, certains ont bien voulu expliquer ce qui les pousse à faire appel au service d'une *professionnelle*.

« Il est évident que je ne crie pas sur les toits que je consulte une astrologue, confie Jean, 45 ans, propriétaire d'un gros magasin à Montréal. De quoi aurais-je l'air ? Moi, un grand patron qui va consulter quelqu'un de l'extérieur avant de prendre une décision... Par contre, je ne peux m'en passer. Mon astrologue vient me rassurer dans ma prise de décision. C'est très important pour moi. Et de toute façon, elle ne se trompe pas souvent! »

Tout comme Jean, Mario, un directeur dans la région de Montréal, consulte une astrologue. « Moi, je consulte seulement par affaires. J'appelle mon astrologue et je ne lui pose qu'une seule question : devrais-je oui ou non prendre telle ou telle décision ? Une fois que j'ai son opinion, il m'est beaucoup plus facile de passer aux actes. Par contre, je n'ai jamais consulté une voyante ou un autre médium pour ce qui est de ma vie privée. Je ne

veux pas entraîner ma famille dans mes superstitions! »

La consultation professionnelle n'étonne pas vraiment Pierre Cloutier, administrateur et membre fondateur du Club des sceptiques. « La superstition n'est pas nouvelle au sein du milieu des affaires. Vous savez, l'économie n'est pas une science exacte; elle se compose en grande partie de chance et il est facile de s'imaginer qu'une astrologue ou une voyante pourra nous donner de judicieux conseils. Cela fait plus de 2 000 ans que ces beaux parleurs leurrent les décisionnaires. Par contre, ajoute Pierre Cloutier, je peux vous certifier que l'astrologie n'a aucun fondement scientifique. »

Depuis près de trente ans, ce club qui compte plus de 500 membres au Québec s'efforce de démystifier l'ésotérisme. Il offre d'ailleurs une somme de 500 000 dollars à quiconque fera la preuve irréfutable d'un fait de nature ésotérique. « L'offre est sur la table depuis 1989 et plusieurs dizaines de candidats ont tenté jusqu'ici l'expérience. Mais personne n'a encore réussi à prouver quoi que ce soit! Sinon qu'il y avait peut-être de bonnes raisons au départ d'être sceptique », ironise Pierre Cloutier.

Malgré que l'astrologie soit bafouée par certains, il semble qu'elle vienne en aide à beaucoup de gens. Pour madame Chalifoux, astrologue réputée qui animait jusqu'à tout récemment une tribune téléphonique à la radio, la consultation des voyantes et astrologues par nos hommes d'affaires est une bonne chose, mais la prise en main est encore meilleure. « Les Québécois sont de nature passive. Ils nous appellent en pensant qu'il existe une loterie dans le ciel et que nous allons tirer leur numéro! Il faut que les gens cessent de nous appeler en pensant que nous leur servirons du *tout cuit dans le bec*. Oui, il existe un destin, mais il faut savoir se prendre en main pour arriver à ses objectifs. » Voilà un conseil judicieux qui s'applique à tous! <

Les voix de la relève

PAR : MAXIME DEMERS

In'y a pas à dire, un vent de fraîcheur souffle actuellement sur le paysage rock québécois. Depuis un an, la relève musicale semble enfin prête à prendre sa place, nous permettant ainsi de découvrir une multitude de jeunes artistes au talent prometteur. En voici d'ailleurs un (bref) aperçu.

DANIEL BOUCHER

Même si son premier album *Dix Mille Matins* est sorti il y a déjà plus d'un an, ce n'est que récemment que toute l'étendue de son génie et de son charisme nous a frappés en plein visage. Récipiendiaire Lauréat du prix Félix-Leclerc aux dernières Francofolies, ce jeune auteur-compositeur-interprète à la plume jouale et aux relents rétro-électro-folk-rock rappelle parfois Charlebois à ses débuts, mais témoigne toutefois déjà d'une désarmante authenticité.

RICHARD PETIT

En voilà un qui roule sa bosse depuis longtemps! Jadis leader de la formation l'Affaire Tournesol, finaliste à l'Empire des Futures Stars en 1998, le frerot du comique Martin Petit a finalement accouché cette année d'un compact intitulé *Hit And Run* : rythmes ska-rock, «moods»-reggae, envolées trip hop. Même s'il manque quelque peu de direction, ce premier effort concocté en compagnie du réalisateur et guitariste Nicolas Maranda (Nicolas, Coma) promet néanmoins de belles choses pour le futur. Une histoire à suivre.

VÉNUS III

Également finaliste de l'édition 1998 de l'Empire des Futures Stars, ce collectif ska en provenance de la ville de Québec remue actuellement les ondes des radios commerciales avec son hit *L'une ne va pas sans l'autre*, premier extrait de son album initial. Sous la direction de la fougueuse chanteuse Vicky Martel, Vénus III livre son énergique mixture ska-punk à coups de cuivres et de guitares saturées. Si seulement le groupe pouvait réussir à se défaire du spectre No Doubt...

PROJET ORANGE

Penchant québécois du quintette britannique Radiohead, Projet Orange lançait il y a quelques mois son très attendu premier disque éponyme. Formation gagnante de l'Empire des Futures Stars en 1999 (décidément...), la bande du chanteur Jean-Christophe Boies se lance sur une zone dangereuse en

tentant de pallier la langue de Molière à un rock alternatif à la «british», mais elle y parvient merveilleusement grâce à de solides mélodies pop et des arrangements particulièrement inspirés.

JEAN-FRANÇOIS FORTIER

Avec son premier compact solo, l'ex-Moutons Noirs (de 1991 à 1997) nous prouve à nouveau l'ampleur des ses talents d'auteur-compositeur. Réservé, introverti et sensible, le chanteur de 29 ans nous sert une pop mélodique «beatlesque» qui flirte avec le rock, le folk et l'électronique. Un peu entre deux chaises (l'alternatif et l'adulte contemporain), mais très prometteur.

KALIROOTS

Du reggae «roots» *made in* Québec, directement en provenance de Saint-Hilaire. Le premier vrai album du septuor - *Rien à Perdre* - est chaud, allègre et fort sympathique. Kaliroots a réussi à relever le défi ultime de déployer sur bandes laser toute l'énergie et l'émotion qui se dégagent de ses spectacles. Mission accomplie!

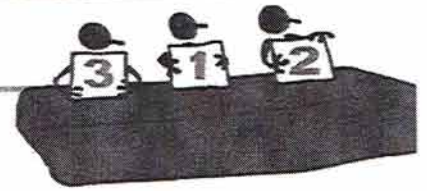
DIDIER BOUTIN

Faisant suite à ses nombreux démos et à son impressionnante liste de hits sur les ondes universitaires et communautaires, cet auteur-compositeur-interprète montréalais d'origine française lançait finalement au début 2000 un premier «long jeu» intitulé *Les Choses Simples*. Dans la lignée des Jérôme Minière et Miossec, l'ex-Diabolus In Musica et ex-Cabochons mélange habilement chanson française et sonorités électro-pop. Original et pertinent. <

Félicitations...

Le Reporter souhaite féliciter les lauréats des Prix Lizette-Gervais, édition 2000. L'Université de Montréal a raté tous les hon-neurs. Ce sont Michelle Lamarche et Anne Le Moellic (réalisation) étudiantes du cours de Carl Parent et Claude Sauvé qui ont remporté le prix dans la catégorie télévision tandis que celui de la catégorie radio a été remis à Éric Lafontaine étudiant du cours de Dominique Payette.

Chronique Gérant d'estrades



Sauve qui peut...

PAR : PATRICK BRUNELLE

Il devait être celui qui nous permettrait, enfin et une fois pour toutes, d'assurer la survie des Expos à Montréal. Hélas! Il sera plutôt celui qui se chargera, vraisemblablement, de compléter le projet de trouver une nouvelle patrie à ces joueurs que presque plus personne ne daigne aller voir. Rarement sauveur ne sera si rapidement devenu le pire des ennemis publics.

Pourtant, la recette était prometteuse. Dès son arrivée, le groupe newyorkais de Jeffrey Loria rompt avec la fâcheuse habitude héritée des années Claude Brochu en refusant de liquider les meilleurs joueurs du club montréalais. Mieux encore, par voie de transactions et sur le marché des joueurs autonomes, le groupe acquiert des forces fraîches qui viennent consolider les bases de l'équipe.

Une nouvelle ère est ainsi née : celle du possible. À la base, cette stratégie suscite un intérêt mitigé auprès des amateurs, souvent désabusés par une équipe dont ils ont grand peine à suivre la progression. Sceptiques à l'origine, les journalistes et commentateurs sportifs admettent néanmoins que l'approche est intéressante. Sur le terrain, les joueurs répondent bien, et rapidement, aux attentes placées en eux. Les résultats sont encourageants. Au cours des premiers matchs, les assistances sont à la hausse. Tous les espoirs sont permis...

Cependant, des brèches apparaissent dans l'approche Loria et c'est au niveau administratif que l'édifice commence à s'effondrer. Le nouveau commandité apparaît sous son vrai jour : Loria négocie à la dure. Pour les droits de retransmission des parties, l'exercice se termine dans une impasse presque totale, puisque seule la retransmission à la radio de CKAC sera permise.

Pire, le sujet qui déterminera le sort des Expos et qui fera imploser le consortium est celui du nouveau stade. Pour que l'approche Loria porte fruit; il faut quitter le plus rapidement le vétuste Stade olympique pour un stade neuf au centre-ville. Dès l'annonce du projet de construction, un vent d'incrédulité souffle sur le monde du baseball montréalais.

Certains actionnaires minoritaires expriment même publiquement leurs réserves. Pourquoi ne pas aménager le Stade olympique? Impossible, rétorque Loria, qui reçoit l'appui des bonzes du baseball majeur. Un meilleur stade est la seule voie possible pour rentabiliser l'entreprise. Dès lors, la rupture était en voie d'être consommée.

L'image de Loria et de son beau-fils David Samson change alors du tout au tout dans les médias montréalais. Les journalistes de *La Presse*, qui épient Loria depuis le camps d'entraînement, se montrent rapidement intraitables. Même le plus fidèle partisan du groupe Loria, Jack Todd de la *Gazette*, qui avait auparavant sermonné l'équipe de *La Presse* et pointé du doigt l'esprit grégaire des Québécois, en vient à abdiquer et se rend à l'évidence : Loria est un filou qui ne cherche plus qu'à retourner chez lui avec nos Z'amours. De sauveur, Loria est passé à fossoyeur.

Depuis, Loria a demandé d'autres fonds aux actionnaires minoritaires, qui ont rapidement refusé. Ces derniers proposent alors d'acheter le commandité. C'est plutôt la situation contraire qui se dessine. Sur le terrain, les querelles administratives semblent avoir rattrapées les joueurs. En deuxième moitié de saison, l'équipe accumule les défaites. La morosité s'est installée. Les vieux complexes sont réapparus. On a même échangé l'un des bons joueurs de l'équipe, signe que les vieilles habitudes n'étaient pas perdues.

Si on oublie quelque temps ce triste mélodrame, il n'en demeure pas moins qu'à sa base, l'idée d'assurer la survie des Expos à Montréal souffrait d'un handicap majeur : le manque de support de la population. Qui, réellement, même chez les plus fidèles, a cru à la survie des Expos?

En rejetant l'idée, que dans le sport, tout est toujours trop cher, il faut se questionner sur la stratégie de marketing adoptée par les Expos depuis 1990. À force de gérer à la petite semaine, il devient difficile de consolider les bases d'une organisation.

Pourtant, l'expérience de 1994 prouve que les Expos, lorsqu'ils gagnent et que le climat est sain, savent attirer les foules. Le mythe de la ville de hockey ne tient pas, car non seulement le football y est fort populaire, mais même les habitués du Centre Molson commencent à chercher ailleurs leur divertissement. Se pourrait-il que ce que les montréalais veulent, ce soit une équipe gagnante, point à la ligne? <

Important

Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Le comité de rédaction se réserve également le droit de corriger tout texte qu'il lui sera soumis.

Off festival

PAR : THIERRY LARIVIÈRE

L'été et la saison des festivals sont maintenant terminés. Comme chaque année, le Festival de jazz a ouvert le bal suivi de Juste pour rire, des Francofolies et du Festival des films du monde. Il existe bien d'autres événements culturels, mais ces manifestations, en particulier, prennent énormément de place dans les médias. On ne se contente pas de mentionner rapidement les spectacles dans la chronique culturelle. On fait une couverture complète de ces festivals lors des bulletins de nouvelles et dans les émissions du matin. Plusieurs chaînes de télévision se déplacent sur les lieux pour présenter la météo ou diffuser une émission de variétés. Il est impossible de passer à côté de ces quatre festivals, et ce chaque jour en personne ou comme téléspectateur.

Le succès populaire et le marketing de ces quatre grandes fêtes sont très positifs pour Montréal. Mais quand on grossit, on prend beaucoup de place, ce qui en laisse moins pour les autres. Le Festival de jazz et les Francofolies sont d'ailleurs gérés par la même compagnie (Spectra) et le même programmeur, Laurent Saulnier. Qu'on aime Saulnier ou non, c'est beaucoup de pouvoir pour un seul homme. Si par malheur, un moins bon programmeur moins compétent se retrouvait aux commandes, on pourrait regretter cette centralisation. On n'a qu'à penser au Festival des films du monde qui se fait damer le pion par Toronto d'année en année et auquel on reproche un manque de vision.

On a donc assisté cet été au phénomène Off festival qui s'était amorcé timidement l'année dernière mais qui prend de l'expansion cette année. Il s'agit de manifesta-

tions parallèles aux festivals qui font de la place à la relève et à ceux qui n'ont pas été admis au sein des grands événements. Le Off festival de jazz et celui des Francofolies ont donc eu lieu. Par ailleurs, le Festival Fringe présentait des spectacles d'humour avant le Festival Juste pour rire, tandis que le Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias tente de prendre une place à parallèlement au FFM.

Les festivals officiels sont subventionnés et ils appartiennent aux Montréalais. À l'instar du Carnaval de Rio ou du Mardi gras de la Nouvelle-Orléans, nos festivals sont des fêtes en plein air où tous peuvent participer. Il est donc normal d'exiger une certaine ouverture de la part des organisateurs de ces événements. Pensons aux

postes chaînes de radio qui doivent suivre des règles pour avoir le privilège d'envahir les ondes. Dans cette optique, les festivals pourraient faire plus de place aux artistes marginaux et à la relève québécoise. Le Off Francofolies était d'ailleurs intégré au festival officiel. De cette manière, une organisation indépendante peut voir le jour, et profiter du marketing et de l'exposition engendrée par l'énorme couverture des principaux

festivals. Les journalistes paresseux n'auraient donc pas à fouiller d'obscurs communiqués pour savoir ce qui se passe dans l'underground mais, n'ayant qu'à consulter les documents de présentation et horaires des gros festivals. Parions que cette nouvelle façon de procéder fera des petits... <

